

Chapître I La catastrophe

Par un frais matin de fin juin, une barque d'un joli bleu turquoise tanguait doucement dans la grisaille, à une encablure de la plage de Plougonoff. Deux hommes engoncés dans leurs cirés jaunes, assis dos à dos, y pêchaient à la ligne. Maurice, grand et fort, protégeait son crâne du froid matinal par une vieille casquette en tweed. Marcel, petit et malingre, avait le visage veiné de rose, encadré d'amples feuilles d'éléphant qui prenaient l'air. Tandis que le gros, très attentif à son bouchon, accrochait un ver après l'autre et tirait les poissons de l'eau à un rythme qui étonnait les mouettes, pourtant blasées, le maigre, tout à sa bouteille, buvait coup sur coup pour entretenir son teint de jeune fille. Soudain sa ligne vibra. Il ferra sa prise d'un geste sec du poignet puis entreprit de la remonter. Un bar de belle taille émergea des flots en se secouant comme un chien mouillé, s'immobilisa et fit un clin d'œil à son nouveau maître qui n'en demandait pas tant. Frissonnant de stupéfaction et prenant garde de n'être pas vu par son compagnon, le pêcheur rendit sa prise à la mer. Sous le coup de l'émotion, il pâlit, ce qui lui arrivait rarement, eut soif et honora sa bouteille. Alors qu'il venait de la reposer sur le banc, une spectatrice ailée qui passait à sa verticale soulagea un besoin naturel. Percevant, malgré le clapotis des vagues, un léger floc, il vit, par extraordinaire,

une fiente grise et blanche s'enfoncer dans son vin. Il eut la velléité de l'extraire, mais comme son ébriété rendait difficile cette opération sans perte du précieux liquide, il y renonça et but une lampée pour se remettre. Cependant, le gros continuait de transformer, comme par miracle évangélique, ses vers en poissons, absorbé par sa tâche ou par des pensées intimes, en tout cas indifférent aux tracas de son camarade. Mais il arrive que la justice soit de ce monde : le maigre finit par attraper une jolie sardine égérée. Un peu plus tard, sentant une forte tension, il remonta difficilement une daurade imposante qui, à peine sortie de l'eau, tourna la tête et lui fit, elle aussi, un clin d'œil. Décidément saoul, il la relâcha aussitôt.

Ainsi s'écoula le dimanche matin de ces deux amis. Lorsque l'heure du déjeuner fut venue et qu'il n'y eut plus une goutte de muscadet dans la bouteille, un tas de poissons ventrus gisait au pied du marin corpulent, tandis qu'une sardine solitaire aux fines écailles d'argent tenait compagnie au malingre. Alors Maurice prononça les premières paroles de la journée : « Ben on en a fait du bon boulot aujourd'hui, hein Marcel ? » Et ce dernier acquiesçant du chef, ils prirent le chemin du port.

Des jeunes gens bruyants et débraillés s'affairaient dans un studio d'enregistrement du quartier de la Bastille, à Paris. Ils gravitaient comme des mouches autour du plus âgé d'entre eux, plus calme, plus réfléchi. Debout, mollement appuyé contre un piano laqué de noir, le visage gras et lourd tombant à l'ombre de sourcils broussailleux, ce

dernier, auteur à succès, semblait dominer la situation. « La prochaine fois, je rate pas le coup », maugréait-il en hochant la tête au rythme d'une mélodie simplette qu'un grand blond pianotait avec négligence et que le groupe semblait apprécier en connaisseur.

Soudain l'auteur, qui cherchait les premiers mots depuis longtemps, fut pris d'une inspiration. Dans l'euphorie de la création, il se mit à chantonner de sa voix sourde : « Marée noire, marée noireu, reu, reu. » « Géant ça ! » dit une petite brune au subtil sens critique. Le groupe écoutait, admiratif et plein de respect pour cet artiste au flair légendaire qui accumulait les hits depuis des années. Ils savaient d'expérience qu'après ce début prometteur la suite coulerait de source et que la chanson ne tarderait pas à naître. Ensuite il suffirait d'attendre patiemment l'inéluctable catastrophe.

A proximité de l'océan, Trégoat s'enorgueillissait de ses pommes rouges qui donnaient un cidre amer, nourrissant et chaleureux, de ses artichauts dodus, pratiques pour barer les routes lors des manifestations paysannes, et de son usine qu'un jeune gars du pays, Yvan Ménez, avait implantée quelques années auparavant, sous les regards amusés et sceptiques des habitants du village. L'entreprise, qui fabriquait des pelles, des seaux et des tenues de protection en plastique, avait démarré en flèche à la suite du naufrage d'un pétrolier. Pour lutter contre la marée noire qui avait dévasté la côte, il avait fallu fabriquer et vendre en quantités fabuleuses. Et cela à des prix de rêve

puisque l'urgence du problème et le monopole local des établissements Ménez avaient réduit les négociations commerciales à leur plus simple expression. Mais depuis, le soufflé était retombé. Il n'y avait malheureusement pas eu d'autres marées noires, juste quelques dégazages sans importance. Les produits de l'entreprise n'intéressaient donc que de rares clients. Pour limiter les licenciements au minimum que son cœur pouvait accepter, Yvan Ménez avait occupé une partie de ses ouvriers à construire le manoir cossu qu'il habitait maintenant. Mis au courant de ce léger abus par un ami d'Yvan, l'inspecteur du fisc, bien au fait de la conjoncture délicate, s'était montré compréhensif, de sorte que le jeune chef d'entreprise avait pu continuer de l'inviter à ses parties de chasse, tous frais payés. Elevé dans une certaine tradition sociale, et bien que l'effectif de son entreprise ne l'y obligeât pas, il avait désigné un délégué syndical. Celui-ci, vieilli avant l'âge par une excessive inclination au cidre, exerçait en fait la fonction de gardien du manoir.

Ce jour-là, les commandes étaient au plus bas. La situation semblait désespérée. Aucune marée noire en vue. De sombres perspectives. Assis au volant de son coupé, à côté de son délégué syndical, Yvan s'épanchait : « Si ça continue, je vais devoir tout liquider. On vend plus rien. Et je les paye toujours, ces zouaves ! Même avec une équipe réduite au minimum et le chômage technique, je ne peux plus faire face. Quand je pense qu'il y en a plusieurs qui dépassent le SMIC alors qu'ils foutent rien ! Merde ! » Comprenant la gravité de la situation, le délégué

syndical s'apitoyait : « C'est dur ! soupirait-il, c'est dur ! » Sur ces mots compatissants, Yvan claqua la porte de sa voiture et entra dans l'usine d'un pas décidé.

Ernest Gabileau avait hérité de sa marraine un portefeuille d'actions françaises qu'elle-même, très conservatrice, tenait de son grand-père. Ignare dans ce domaine, il se contentait de noter les cours une fois par an, se félicitant qu'ils montent un peu ou ne baissent pas trop, et d'encaisser les maigres coupons que lui dispensaient ces fleurons de l'industrie. Ses besoins se limitaient à si peu de choses qu'il avait pu quitter son poste d'employé au cadastre pour vivre de ses rentes. Il avait ainsi le loisir de consacrer tout son temps à sa passion : l'invention. Il fourmillait d'idées en tous genres pour améliorer la vie des gens. Souvent une lumière semblait éclairer de l'intérieur son visage émacié, telle une lanterne chinoise, et il griffonnait aussitôt sa vision sur un calepin qui ne le quittait pas. Il lui arrivait de s'éveiller la nuit, hagard, de noter un vague calcul, d'esquisser un schéma, de se rendormir sur le champ et de s'étonner au matin de sa découverte nocturne. Il aimait poser un problème pratique mal résolu, chercher des solutions, noircir d'ébauches des feuilles de cahier, puis se lancer dans des réalisations hasardeuses. Sa passion absorbait l'essentiel de ses ressources. Il achetait des produits chimiques, des composants électroniques, du matériel de laboratoire, de curieux appareils. Il déposait parfois des brevets dont il tenait les comptes avec soin. Comme la colonne des dépenses –

dépôts et protections – l’intéressait davantage que celle des recettes – redevances et ventes de licence – qui restait imperturbablement vierge, l’examen périodique de ces chiffres l’emplissait de joie. Il se rappelait avec émotion son appareil à lacer les chaussures sans se baisser, cet autre à faire les nœuds de cravate, un marché malheureusement en perte de vitesse, son ouvre-paquet de cigarettes, son retrouveur électronique d’objets perdus, ou ce stylo à la plume si douce qu’on pouvait écrire son nom sur les bulles de savon.

Mais depuis plusieurs mois, il consacrait tous ses efforts à la résolution d’un problème ardu qui le hantait du matin au soir : la lutte contre la marée noire, le nettoyage de la mer et des côtes souillées par le pétrole ou ses dérivés. Passant ses journées entre son laboratoire et sa chambre, sous le regard humide de son chien, il allait d’enthousiasmes juvéniles en déceptions d’amoureux. Les solutions mécaniques ne l’ayant pas satisfait, il avait testé de savants composés qui devaient précipiter le pétrole au fond de l’océan sans nuire à la vie marine. Après des échecs répétés, il travaillait maintenant sur une autre piste prometteuse. Il venait en effet d’élaborer un produit qui, projeté sur les nappes de pétrole, les sublimait instantanément. Le gaz obtenu, inoffensif et plus léger que l’air, s’échappait dans les cieux où l’action du soleil devait le fractionner à la longue en molécules d’hydrogène, d’oxygène, d’azote et de carbone, qui retomberaient au sol au moyen de la pluie, avec pour seul et léger inconvénient d’en obscurcir un peu les gouttes. En somme, répartie sur

une large surface de mer et de terre, l'immonde marée noire locale devenait une vaste marée grise tout à fait supportable.

En ce chaud mois de juin, Ernest Gabileau réglait les derniers détails de son invention, dans une euphorie créatrice que rythmaient ses cachous, ses bouillies de gruau et les pâtées de son chien. Il espérait, sans oser se l'avouer, qu'une nouvelle marée noire sur les côtes françaises permettrait bientôt de valider son procédé.

On était entre gens du monde. Assis sur des chaises dorées tapissées de velours pervenche, les journalistes agréés interrogeaient le ministre dans les limites de la bienséance. Celui-ci, vêtu d'une chemise éclatante de blancheur, d'une cravate rouge et d'un très chic costume anthracite, fixait ses auditeurs par touches successives, haussait parfois le ton, marquait d'insistants silences, ponctuait ses phrases de gestes éloquentes et souriait de connivence, comme il l'avait appris en stage : avoir l'air sympathique mais ferme, intelligent mais simple, sincère mais lucide. Assis en rangs derrière lui, ses précieux collaborateurs, dont les diplômes de nos meilleures écoles attestaient l'excellence, écoutaient le maître, accompagnaient ses mines et compulsaient d'épais dossiers. Du ton qu'il savait clair et convainquant, l'orateur poursuivait :

— Puisqu'il faut le redire, je le redis : le gouvernement est contre la marée noire. D'ailleurs vous avez pu noter ce matin même dans la presse un intéressant sondage. A

la question « Etes-vous contre la marée noire ? », 55 pour cent des Français répondent oui, 27 non et seulement 18 n'ont pas d'opinion. Il y a donc une très large majorité d'idées sur ce thème, au-delà du clivage gauche droite. Il est par ailleurs notable que le pourcentage des oui monte à 67 pour cent chez les agriculteurs Républicains Sociaux des agglomérations de plus de cent mille habitants, pourtant peu concernés. Tout cela nous confirme que notre position est la bonne, que c'est l'expression de la France !

A cet instant, un contradicteur insolent, il y en avait un ce jour-là, eut le toupet de profiter du silence appuyé de l'orateur pour intervenir :

— Si vous permettez, monsieur le Ministre, l'échantillon du sondage que vous mentionnez ne comportait, à ma connaissance, que trois agriculteurs Républicains Sociaux d'agglomérations de plus de cent mille habitants, de sorte que le résultat partiel relatif à cette « population » est à prendre avec des pincettes. Mais surtout, j'ai lu hier un autre sondage sur le même thème. Et là, à la question « Etes-vous pour la marée noire ? », vous notez, pour au lieu de contre, 53 pour cent des sondés, soit 1 827 personnes entre le 4 juin à 14 heures et le 6 juin peu avant la nuit, ont répondu oui ! Il semble donc que s'il y a une majorité d'idées sur ce thème, c'est en faveur du oui, quelle que soit la question. Et d'ailleurs...

— Monsieur, interrompit le ministre sèchement, il me semble que vous prenez nos compatriotes pour des imbéciles. De toute façon, nous n'allons pas nous battre à coups de chiffres. D'abord je n'y comprends rien. Ensuite

vous savez qu'on leur fait dire ce qu'on veut... En fait peu important les sondages. J'ai le sentiment profond, la conviction intime, que le peuple de France, dans sa majorité, est hostile à ce fléau de notre temps, parce que je crois au bon sens des Français. Mais ce que je voulais simplement vous dire... euh..., ce que je voulais vous dire... euh !...

Le ministre se tourna vers un assistant qui lui souffla quelques mots à l'oreille. Il put alors reprendre en martelant les syllabes :

— Oui, c'est que le gouvernement, quoique certains esprits mal intentionnés aient pu dire, est résolument contre la marée noire et que nous avons pris toutes les mesures nécessaires, je dis bien toutes les mesures nécessaires, pour enrayer définitivement ce terrible fléau. A propos, quelle heure est-il ?

Tel un gigantesque bistouri noir, l'étrave d'acier fendait les flots en laissant derrière elle une longue cicatrice d'écume. Campé sur la passerelle, la nuque bien dégagée, le commandant du pétrolier dominait son char. Baissant les yeux, il ôta un cheveu blond de son pantalon, puis releva la tête et fixa à nouveau l'horizon de son regard franc et profond. Il se demandait pour la centième fois ce qu'avait bien pu vouloir dire Lulu quand elle s'était plainte qu'il la traitât comme une truie. De sa position, il ne pouvait malheureusement pas voir le père Jules, qui venait de passer matelot de première classe à deux ans de la retraite et qui jouissait du soleil, assis sur un pliant, coiffé d'un béret basque, un mégot éteint collé à sa lippe écarlate. En

fait, malgré plusieurs remontrances, et à deux pas d'un écriteau qui venait pourtant d'être posé dans le cadre d'une campagne nationale et sur lequel on pouvait lire « Il est formellement interdit de pêcher. Ministère de la mer », le père Jules pêchait. Ou du moins le croyait-il. Car poussé par le vent relatif dû à la vitesse du navire, son fil, trop court, pendait en oblique, ce que ne voyait pas le vieux marin, de sorte que le bouchon se balançait au milieu des embruns, plusieurs mètres au-dessus de la mer. Le père Jules avait bien tenté de s'assurer qu'il traînait dans l'eau, mais la distance, l'écume et sa myopie l'avaient trompé. Le flotteur oscillait donc dangereusement tout près de la coque.

Et puis soudain, alors que rien ne le laissait prévoir, que la mer d'huile scintillait tranquillement au soleil, que le commandant, perdu dans ses rêveries, somnolait debout sous les effets conjugués du ronronnement sourd du moteur et du Chassagne-Montrachet dont il avait abusé au déjeuner, que les officiers de bord se racontaient leurs dernières aventures portuaires et que le chef élaborait les menus de la semaine, une violente bourrasque projeta le bouchon contre la coque.

D'abord apparut une simple fêlure, infime, comme un éclat de cuisson sur un pot de céramique. Mais bientôt, sous l'effet des énormes tensions que subissait le monstre, la fente s'élargit et s'allongea telle une crevasse dans un glacier en mouvement. L'océan s'y engouffra et le pétrolier commença de se plier en deux par le milieu.

Le pêcheur fautif sentit au cœur comme un picotement coupable, sans pouvoir l'expliquer. Alors il rembobina son fil, se leva, plia son siège. Le commandant, qui devait se retenir à un cadran pour ne pas heurter la vitre, sortit péniblement de ses interrogations existentielles et ouvrit un œil. Il ne remarquait pas l'étrange pliure. Il mettait sa propension à la chute en avant sur le compte du repas, un peu lourd et bien arrosé. Il ne pouvait de toute façon prendre le risque d'un ridicule extrême en faisant part à son second de cette impression bizarre. Néanmoins, se fiant à son instinct de vieux loup de mer, il héla de sa voix mâle le matelot qui tentait de passer inaperçu à l'autre bout du pont :

- Dites, père Jules, il ne s'est rien passé ?
- J'crois pas, mon commandant.
- Bon, continuez d'ouvrir l'œil !

Mais l'océan meurtrier poursuivait son œuvre. Et bientôt les marins, qui avaient tous remarqué le phénomène mais n'osaient en parler de peur d'être taxés d'ivresse, durent reconnaître la catastrophe. Le radio eut juste le temps d'émettre un SOS, les officiers de plier leurs photos de charme, et l'équipage au complet embarqua tant bien que mal sur l'unique canot de sauvetage qu'on avait pu mettre à la mer.

Doré par la chaude lumière du crépuscule, bercé par un doux clapotis, le pétrolier continua de se plier par le milieu, s'enfonça comme une flèche dans les flots étonnés et disparut à jamais de l'horizon des hommes. On entendait les cris des goélands alléchés par le naufrage et la

noble voix du commandant qui hurlait, tandis qu'un matelot essayait en vain de démarrer le moteur : « Mais bon dieu, où sont les rames ? »